

FEUILLETON DU "SAMEDI", 14 FÉVRIER 1903 (1)

Diamants Sanglants

No 2.

VI.—FIDÉLIA LOCKE

(Suite)

Après la fuite de son aîné, Rupert, qui vivait auprès de sa belle-sœur, n'abandonna pas cette dernière; mais le sang des Scardale coulait dans ses veines. Il devint indiscipliné, las du joug pourtant léger de sa parente, et, finalement, il partit pour une contrée lointaine, déclarant qu'il ferait fortune ou qu'il ne foulerait jamais plus le sol du monde civilisé.

Lady Scardale n'en entendit plus parler, ni de son mari, d'ailleurs. A l'époque où commence ce récit, elle comptait quarante-cinq ans et avait consacré sa vie aux œuvres de bienfaisance.

Elle se dévoua surtout à faire le bien parmi les femmes, s'efforçant, au lieu de les retenir dans l'état de célibat, à leur donner les moyens de vivre par leurs propres ressources, sans considérer le mariage comme une profession—un marché—de façon que celles qui se mariaient ne cédaient pas aux exigences d'une impérieuse nécessité.

Lady Scardale acheta donc le vieux domaine de Chelsea et y ouvrit une sorte d'école technique pour jeunes filles, qu'elle appela Culture College. Ce mot "culture" signifiait beaucoup de choses.

Dans ce collège, on enseignait non seulement aux élèves les métiers ou les arts qui permettent aux femmes de gagner leur vie, mais on leur apprenait aussi à vivre.

Lady Scardale ne croyait pas à l'enseignement exclusif de la femme par la femme; elle trouvait qu'il manquait d'ampleur et de force. Aussi avait-elle chargé des hommes de professer les arts, les sciences, la gymnastique et l'escrime.

Les jeunes filles savaient faire la cuisine, confectionner et raccommoder leurs vêtements, conduire, monter à cheval et même panser leurs montures. Chacune à son tour était chargée des soins du ménage, car il n'y avait pas de servantes dans le collège. Les lois de la plus stricte égalité régissaient tout ce petit monde.

Lady Scardale était investie de la présidence, et miss Fidélia Locke, de la vice-présidence de l'institution. La comtesse, émue des mérites de la jeune fille, lui avait confié ce poste à cause de ses nombreuses qualités.

Fidélia Locke n'était pas, à proprement parler, orpheline, mais elle vivait seule, lorsque le hasard la plaça sur la route de cette excellente femme qui, elle aussi, vivait seule, sans être veuve.

Fidélia avait vingt deux ans, de grands yeux profonds qu'illuminait parfois une lueur soudaine, indice de passion contenue, et une bouche dont les lèvres frémissaient à chaque bouillonnement intérieur.

Peu de temps après leur rentrée à Culture College, Fidélia vint causer avec lady Scardale ainsi qu'elle en avait l'habitude presque tous les soirs.

—Je suis bien aise de vous voir, Fidélia, dit la comtesse... Vous n'aviez pas bonne mine aujourd'hui... Il vous faut prendre des vacances... Où vous plairait-il d'aller?

—Nulle part... nulle part où vous ne serez pas.

Lady Scardale sourit.

—Vous êtes trop bonne, fit-elle. Je crains que le séjour de Londres ne vous convienne pas. Nous menons ici une existence de recluses, passe encore pour une vieille femme comme moi!

—Ce n'est pas cela, madame... Mais, en ce moment, je me sens très malheureuse.

—Je sais, chère enfant, fit aimablement la comtesse, en caressant les joues de la jeune fille, comme on caresse celles d'un bébé que l'on veut encourager et fortifier par une démonstration affectueuse.

—Quand j'arrivai ici, reprit Fidélia, je crus d'abord que j'adoucirais mes chagrins, en essayant de calmer ceux d'autrui. Mais je ne suis pas assez charitable, lady Scardale... je manque d'abnégation. Mes propres douleurs m'absorbent; elles emplissent mon cœur.

—Une fois, répondit gravement lady Scardale, j'ai rencontré un homme très croyant et très pieux qui s'était agenouillé pour prier. Un atome de poussière entra dans son œil et le gêna; il me dit qu'il ne pouvait plus prier... Ce grain de poussière bannissait de son cœur toutes les hautes pensées. Les peines de ce monde nous produisent à tous ce même effet, Fidélia.

—Plût au ciel que je n'eusse à souffrir que d'un grain de poussière, répliqua miss Locke.

Elle parlait sans impatience, car elle n'accusa pas un seul instant sa protectrice de traiter légèrement ses chagrins.

—Je préférerais voir vos yeux plutôt remplis de poussière que de larmes—on en chasse plus facilement la première que les secondes.

—Je ne puis retenir mes pleurs... Je suis sûre que mon père est mort... Voilà bien des nuits que je rêve de lui, et je le vois toujours mort... Ah! comment vivrais-je sans lui?

—Vous l'aimiez beaucoup?

—Oh! oui, beaucoup... Je l'adorais... et lui aussi m'adorait!... Il n'est parti que pour procurer une fortune à sa fille. Si je n'eusse pas existé, jamais il n'aurait songé à courir le monde... La pauvreté l'effrayait à cause de moi, il le répétait sans cesse... Moi, je m'en souciais peu!... Il y a sur terre de plus grands malheurs que la pauvreté!

—Certainement, Fidélia. Je n'ai jamais connu le besoin d'argent, et cependant, j'ai été bien malheureuse!

—Hélas! oui, chère madame, vous n'avez pas été heureuse! dit la jeune fille, en pressant la main de sa compagne. Je suis honteuse de parler de mes peines quand je songe aux vôtres. Mais, au moins, vous avez la consolation de prodiguer le bien autour de vous...

—Pour quelle raison appréhendez-vous la mort de votre père?

—Mes rêves... et le fait de n'avoir plus reçu de ses nouvelles depuis fort longtemps!... Il m'avait caché son départ... je ne l'aurais pas laissé partir!... Je me serais accrochée à lui; je me serais pendue à son cou... il ne m'aurait jamais abandonnée, ou bien il aurait emmené sa fille avec lui!... Il m'a écrit d'Australie, puis du Cap, pour m'apprendre qu'il se rendait aux mines de diamants. Ses lettres me parvenaient régulièrement; il me contait qu'il ne voulait pas que je fusse pauvre, qu'il était heureux de savoir combien vous vous montriez bonne pour moi, et enfin qu'il espérait devenir bientôt riche—pour moi, toujours pour moi! Puis, plus rien!... Et je sens qu'il est mort!...

Lady Scardale convenait mentalement que les craintes de sa jeune amie étaient fondées! mais elle se garda bien de le lui dire, pas plus d'ailleurs, qu'il y avait des calamités pires que la mort.

—Oui, songeait-elle, il existe de plus grands malheurs que la mort: la décadence morale, l'extinction graduelle de toutes nos bonnes qualités et la vie réduite aux expédients.

Lady Scardale pensait tout cela, sans toutefois communiquer ses pensées à Fidélia. A la vérité, des renseignements puisés aux sources les plus différentes, ne lui représentaient pas le capitaine Locke sous un jour aussi favorable que sa fille se plaisait à le montrer.

On avait, en effet, raconté à la comtesse qu'il adorait son enfant, mais aussi qu'il était léger, bon à rien, emporté, jaloux et prompt à se quereller.

Avec tous ces défauts, quoi d'étonnant à ce qu'une mort tragique ait prématurément mis fin à l'existence du capitaine Locke?

—Ne croyez pas ainsi au pire, ma chère Fidélia, reprit doucement la comtesse, sans apporter trop d'encouragement dans sa voix. Quoi qu'il arrive, vous trouverez toujours ici un abri sûr et une amie dévouée.

—Je le sais! Mais—ne m'en veuillez pas de mes paroles!—je regrette parfois d'avoir un toit pour m'abriter, quand je me dis que mon père gît peut-être là-bas, sans sépulture, sous le soleil d'Afrique.

—Pauvre chère! intervint amicalement lady Scardale.

—N'essayez pas de me raisonner, ni de me ramener au calme et à la résignation. Cela m'est impossible. Je ne vois qu'une chose: mon père mort, et mort à cause de moi!

VII.—LE PORTEFEUILLE

Gérald Aspen occupait un petit appartement dans une maison située au bas d'une des rues qui relient le Strand aux quais de la Tamise. Le loyer en était peu élevé, car le jeune rédacteur de la *Catapulte* devait ménager ses ressources.

Le lendemain du jour où il avait dîné au club des Voyageurs en compagnie du bizarre étranger, Gérald s'éveilla tard. Il éprouvait encore une sensation de fatigue.

Il avait assisté, la veille, à une fête donnée par un gros financier aux dames du *Fricolity Theatre*; il avait dansé, soupé, et, rentré chez lui, il avait bâclé à la hâte le compte rendu de la soirée.

Tandis qu'à demi éveillé, il regardait le grand soleil entrer par sa fenêtre, *Big Ben* carillonna les heures.

—Quelle heure peut-il bien être? se demanda le jeune homme, qui savourait en sybarite le plaisir de rester au lit après une nuit fatigante... Dix heures?

L'horloge sonna deux coups de plus.

—Midi! s'écria Gérald. Diable! je suis en retard, ce matin.

(1) Commencé dans le numéro du 7 février 1903.

Il s'exhortait mentalement à se lever pour vaquer à la besogne quotidienne. Il n'en fit rien, cependant, car son esprit, à peine débarassé des brumes du sommeil, se reportait aux plaisirs de la nuit précédente. Des souvenirs confus de frais minois et de jolies toilettes flottaient dans sa mémoire.

Il poursuivait, à travers ces jolies toilettes et ces frais minois, deux autres souvenirs, vagues, indécis, qu'il essayait de dégager de l'obscurité de son cerveau.

A la longue, l'un d'eux prit la forme d'un visage de femme encadré dans la portière d'une voiture, d'un visage couronné d'une chevelure blonde et dont les yeux se voilaient d'une teinte de mélancolie.

Cette évocation lui arracha d'abord ce soupir avec lequel on salue, au réveil, le délicieux fantôme qui a embelli un rêve. Puis ce soupir se changea en sourire dès que Gérard se rappela que ce charmant visage, loin d'être une vaine fiction, appartenait à une jeune fille bien vivante, Fidélia Locke, qu'il reverrait prochainement.

Mais un autre souvenir le hantait également. C'était comme la vision d'une chose point belle du tout, fantastique, incongrue, qui l'irritait, parce qu'il ne pouvait lui affecter de forme ni, pour ainsi dire, mettre bout à bout les morceaux épars qui la composaient.

Cependant, phénomène fréquent, la lumière se fit tout à coup dans son esprit. Le chaos se combina et enfanta la silhouette d'un géant en vêtements jaunes : le portrait de son voisin de table, au dîner de la veille, se dressa devant lui.

Aussitôt, Gérard se souvint de l'épisode du club des Voyageurs et cet épisode lui parut si extraordinaire, si absurde, qu'il convint avec lui-même que cette histoire n'était ni plus ni moins qu'un rêve, tout au plus bon à lui fournir la matière d'une colonne de copie.

Malheureusement, en s'arrêtant à cette conclusion, il tourna les yeux vers sa table sur laquelle il aperçut le portefeuille en cuir, que le mystérieux étranger lui avait confié avec tant d'insistance.

— Je ne rêve donc pas ! se dit Gérard.

En effet, il se trouvait là, à l'endroit où il l'avait déposé la veille, ce portefeuille en cuir noir, fermé par un ressort d'acier, que Gérard, en dépit de sa curiosité très compréhensible, n'avait pas voulu ouvrir.

Aspen songeait au héros de ce conte qui reçoit en rêve la visite d'une princesse égyptienne et qui, à son réveil, aperçoit une pantoufle oubliée par la visituse. Mais, comme l'énorme portefeuille de Seth Chickering constituait une plus lourde responsabilité que le cothurne d'une fille des Pharaons, il se promit de le restituer au plus tôt à son légitime propriétaire.

A ce moment, la domestique entra, apportant le déjeuner et les journaux du matin.

Pour un journaliste militant, les journaux du matin sont une mine inépuisable de sujets d'articles. Donc, après s'être versé une tasse de thé, Gérard en déplia un, qu'il plaça devant lui, sur la table, suivant un angle qui lui en rendait la lecture facile.

Ses yeux tombèrent sur la manchette suivante :

ASSASSINAT MYSTÉRIEUX DANS LE WEST END

C'était la nouvelle sensationnelle du jour, et Gérard, escomptant déjà les éditions supplémentaires de la *Catapulte*, la lut très attentivement.

Dès la seconde ligne, son attention s'accrut et bientôt il se demanda avec stupéfaction s'il ne continuait pas à rêver. Il s'agissait du crime commis dans Saint-James street et la victime se nommait Seth Chickering !

Le doute n'était pas possible. L'homme avec lequel il avait diné la veille, l'homme dont il avait écouté la curieuse histoire, l'homme qui avait insisté pour qu'il acceptât le portefeuille qu'il détenait encore, l'homme, enfin, qu'il avait quitté peu d'heures auparavant, était mort assassiné, frappé d'une main mystérieuse par une main inconnue !

Il sembla à Gérard que sa tête tournait—tout cela était si étrange, si soudain, si horrible ! Un sentiment de compassion pour cet ami d'un soir se confondait avec la répugnance très naturelle de se trouver mêlé à cette affaire, bien qu'en même temps, il se réjouit qu'il en fût ainsi.

Même dans l'hypothèse d'une simple rencontre avec Seth Chickering, Gérard Aspen se considérait comme tenu de dire tout ce qu'il savait.

Mais son cas était plus sérieux. Il avait entre les mains une partie de la propriété personnelle du défunt, ainsi que les fragments d'une très singulière histoire, narrée par ce même défunt, et encore très fraîche dans ses souvenirs.

Le devoir de Gérard Aspen consistait donc à renseigner—et cela dans le plus bref délai—les autorités compétentes sur ce qu'il connaissait de Seth Chickering et de confier à leurs soins le mystérieux dépôt.

Toutefois, malgré son trouble, Gérard éprouvait une certaine satisfaction professionnelle à se voir impliqué dans l'affaire de Saint-James street. On n'est pas pour rien l'un des principaux rédacteurs de la *Catapulte* !

Mais cette réflexion consolante était largement compensée par une

autre moins réjouissante. Sa connexion avec l'assassinat de Seth Chickering n'entraînerait-elle pas pour lui de graves difficultés ? Qu'arriverait-il s'il n'expliquait pas aux magistrats, d'une façon satisfaisante, la possession du portefeuille du défunt ?

Pendant une seconde—mais pendant une seconde seulement—Gérald se demanda s'il ne ferait pas mieux de jeter tranquillement ce compromettant objet dans la rivière ou dans le feu. Aussitôt née, cette pensée fut repoussée par le jeune journaliste.

Avec un air de Spartiate, Gérard acheva son déjeuner, s'assura de la présence du mystérieux portefeuille dans la poche de sa redingote, boutonna héroïquement son pardessus et partit pour Scotland Yard.

Décidément, le jeune homme marchait de surprise en surprise. Le pauvre pêcheur du conte arabe, en découvrant un génie dans l'urne ramenée par son filet, ne fut pas plus étonné que Gérard au moment de l'ouverture du portefeuille.

On en retira d'abord une quantité considérable de diamants de prix, noyés, selon l'usage, dans une couche de gutta-percha ; puis deux enveloppes cachetées.

La première contenait un double du contrat dont Chickering avait entretenu Gérard—contrat qui liait entre eux tous les associés.

On avait glissé sous la seconde les noms de tous les membres de l'association, avec le nom des personnes auxquelles, en cas de décès du propriétaire originel, l'argent serait versé le 1er janvier de l'année suivante.

Au grand ébahissement de Gérard, le premier nom prononcé fut le sien : John Aspen était le plus âgé parmi les membres de l'association—John Aspen, ce père dont il n'avait plus eu de nouvelles depuis si longtemps.

John Aspen avait désigné pour héritier, en cas de décès, son fils unique Gérard ; or, comme John Aspen était mort, Gérard arrivait au partage de la fortune.

Le document énonçait très soigneusement le nom de tous les associés et, à la suite de chacun d'eux, Seth Chickering avait écrit une mention au crayon. En regard de celui de John Aspen, on lisait : "Mort—absorption par erreur d'une trop forte dose de chloral."

Le second nom était celui du capitaine Reginald Locke. Dans la colonne voisine, Chickering avait griffonné : "Tué en combat loyal par—." Un simple trait noir remplaçait le nom de l'adversaire du capitaine. L'héritier se nommait miss Fidélia Locke, vivant à Londres, auprès de la comtesse de Scardale.

On peut imaginer si le cœur de Gérard battit ! Le jour précédent, en admirant pour la première fois le joli visage de miss Fidélia Locke, il avait édifié des châteaux en Espagne, et maintenant !...

Le nom de l'honorable Georges Perry Raven, second fils de lord Wallington, venait en troisième lieu ; et, dans la colonne obituaire : "Ramassé mort hors du camp—assassiné par Noé Bland." Héritier institué : son plus jeune frère, le capitaine John Raven.

On lisait ensuite le nom de Noé Bland, avec, en regard, cette laconique inscription : "Lynché", suivie d'une date vieille de deux mois à peine. Les renseignements concernant Japhet Bland, le bénéficiaire de la succession de Noé, faisaient défaut.

Le cinquième nom était celui de Ratt Gundy, accompagné de ce seul mot : "Disparu", et le sixième, celui de Seth Chickering lui-même. Les deux colonnes supplémentaires étaient vierges de toute indication relative à l'institution d'héritiers.

VIII.—CULTURE COLLEGE

Lady Scardale avait été très heureuse dans le choix de l'emplacement du *Culture College*. L'établissement dominait la Tamise. A l'origine, plusieurs petites maisons s'étaient groupées autour de la demeure seigneuriale. La comtesse racheta tout le lot et agrandit le domaine, au point d'en faire une des plus belles habitations de Londres.

Elle abattit les petites maisons, augmenta la grande et réunit les jardins en un seul, qui prit les proportions d'un parc. Un mur élevé ceignit *Culture College*, lui donnant presque un air de monastère.

En temps ordinaire, la pension n'avait jamais l'aspect sévère d'un cloître, et, ce jour-là, moins que tout autre. On célébrait le premier anniversaire de la fondation du collège par cette fête à laquelle Gérard Aspen était invité et que lady Scardale avait prié le capitaine Raven de ne pas oublier.

Malgré l'inclémence du mois d'avril, généralement mauvais en Angleterre, la journée s'annonçait comme devant être fort belle.

La bise, jusqu'alors âpre, s'était attiédie, indice d'un réveil prochain de la nature. Le soleil brillait glorieusement, répandant de tous côtés la profusion de ses rayons dorés, comme pour dédommager, par cette soudaine prodigalité, les mortels éprouvés par les rigueurs d'un long hiver.

Les alentours du *Culture College* présentaient une animation ex-

traordinaire. La grille, large ouverte, livrait passage aux voitures qui déposaient les visiteurs au bas du perron.

La foule amassée au dehors regardait les arrivants et s'amusait de cet incessant va-et-vient.

A l'intérieur, le collège ressemblait à une ruche en activité, car les invités, admis à visiter l'institution, erraient de tous les côtés, sous la conduite de jeunes filles chargées de faire les honneurs de leur pension.

Lady Scardale, entourée d'un petit groupe d'amis personnels, se tenait dans le jardin et recevait tous les visiteurs. Fidélia Locke était partout—aidant, surveillant, expliquant.

Une des pensionnaires s'approcha de lady Scardale. Elle tenait une carte de visite à la main et informa Mme la présidente qu'un jeune homme sollicitait quelques minutes d'entretien particulier.

La comtesse lut: "Gérald Aspen, embankment chambers, Villiers street, Strand, et club des Voyageurs, Saint-James square."

Elle ne connaissait pas ce nom, mais la mention du club des Voyageurs excita d'autant plus sa curiosité qu'elle se souvenait des craintes exprimées par Fidélia sur le sort de son père; un pressentiment sinistre se glissa dans son esprit.

—Ce monsieur, demanda-t-elle à voix basse à la messagère, désire-t-il me voir immédiatement?

—Oui, madame. Il s'est enquis de la présence de miss Locke; je lui ai répondu affirmativement... alors il a insisté pour être reçu, mais par vous d'abord.

—C'est bien ce que je pensais, se dit lady Scardale.

Alors, se retournant vers ses amis, elle ajouta à haute voix:

—Je reviens dans quelques instants.

Et elle se dirigea vers son cabinet de travail où Gérald l'attendait.

Une demi-heure après, lorsque lady Scardale reparut dans le jardin, Gérald Aspen l'accompagnait. L'un et l'autre étaient tristes et pensifs.

Le jeune homme avait raconté l'étrange histoire apprise le matin même, et la comtesse avait décidé qu'il valait mieux que ce fût lui qui la répétait à Fidélia.

Lady Scardale chercha des yeux miss Locke et l'aperçut dans un coin du jardin, causant avec quelques personnes. Maintenant, les allées étaient presque vides, le froid qui suit le coucher du soleil ayant chassé dans les appartements la plupart des invités.

—Attendez-moi un moment, fit lady Scardale à Gérald, qui s'inclina silencieusement.

Puis, traversant à pas précipités la pelouse à l'extrémité de laquelle se trouvait Fidélia, elle dit:

—Fidélia, je voudrais vous parler.

Ceux qui entouraient la jeune fille se retirèrent. Les deux femmes demeurèrent seules.

Aux manières de lady Scardale, Fidélia comprit qu'il s'agissait de quelque chose de grave. Son cœur battit violemment, car elle présentait qu'elle allait l'entretenir du seul sujet qui préoccupât son esprit.

—Fidélia, dit la comtesse, en prenant entre les siennes les mains de la jeune fille, j'apporte de mauvaises nouvelles.

—Mon père? s'écria Fidélia, les yeux remplis de larmes. Il est mort!

—Oui... il est mort.

—Comment le savez-vous?

—Un jeune homme vient de me l'apprendre. Quelle étrange histoire! Êtes-vous assez forte pour l'écouter en ce moment, ou bien préférez-vous qu'il revienne?

—Non, non, répondit courageusement Fidélia... tout de suite!

Lady Scardale se retourna et fit un signe à Gérald.

Le jeune homme était resté à l'endroit où la comtesse l'avait quitté, s'étonnant que le caprice du hasard le jetât si inopinément dans l'existence de deux femmes aperçues, la veille, pour la première fois. Il obéit au signe de lady Scardale et s'approcha.

—Fidélia, dit la présidente de *Culture College*, voici M. Gérald Aspen... il est porteur de mauvaises nouvelles.

Aspen salua. Bien que son visage fût empreint d'une sombre tristesse, la jeune fille, dans la lumière éclatante de cette journée d'avril, apparut à Gérald encore plus belle que dans la demi-teinte du soir.

—Asseyez-vous, Fidélia, dit lady Scardale, tandis que M. Aspen vous narrera son récit.

Elle conduisit sa jeune amie à un banc rustique, sous un vieil orme.

—Je vous laisse ensemble, fit-elle... je serai bientôt de retour.

Et la comtesse s'éloigna pour prendre congé des derniers visiteurs.

Fidélia releva la tête et regarda Gérald.

—Parlez-moi de mon père, dit-elle.

Debout, Gérald commença l'invraisemblable histoire qui réunissait ainsi mystérieusement leurs deux noms. Il lui apprit la mort de Seth Chickering, celle de son père, à elle, et de son père, à lui, ainsi que le changement survenu dans leur situation de fortune.

Fidélia écouta à peine cette dernière partie du récit.

—Je savais la mort de mon père, fit-elle, en se levant aussi rigide et aussi blanche qu'une statue de marbre.

—Je ne puis vous exprimer, miss Locke, toute la part que je prends à votre douleur.

—Ni moi non plus, monsieur. Tous les deux, nous avons perdu un père.

Simplement, elle tendit à Gérald une main que celui-ci retint quelques instants entre les siennes. Il l'aurait portée avec bonheur jusqu'à ses lèvres, selon la mode du temps jadis, s'il n'avait craint de profiter de la douleur de Fidélia pour s'arroger trop de privautés. Il se contenta de presser cette main; le malheur de la jeune fille la sanctifiait à ses yeux. La pratique du journalisme moderne n'avait pas encore étouffé en lui les sentiments chevaleresques.

D'ailleurs, il y aurait eu hypocrisie, de la part de Gérald, à comparer son chagrin à celui de miss Locke. Il avait peu connu son père, qui n'était rien moins qu'un homme d'intérieur et qui, par son départ, avait laissé son fils se débrouiller dans la vie comme il avait pu.

Gérald ne croyait pas, du fond du cœur, que ses regrets fussent aussi amers que ceux de Fidélia. Les paroles de condoléance de miss Locke le rendirent presque honteux.

—J'ai vécu très peu de temps auprès de mon père, dit-il ingénument, mais avec un effort qui sonnait comme un reproche adressé à la mémoire du défunt.

—Le mien, au contraire, restait toujours à la maison avec moi, repliqua Fidélia. Je l'adorais... Que Dieu me donne la force du supporter cette épreuve! Vous ne m'avez pas encore appris, monsieur Aspen—elle avait immédiatement retenu son nom—comment il était mort.

—Serez-vous courageuse, miss Locke? répliqua le jeune homme, d'une voix aussi tremblante et les joues aussi livides que s'il avait commis lui-même le méfait qu'il allait raconter.

Elle fit un signe de tête.

—Eh bien! votre père a été tué... Remettez-vous! J'ai dit "tué" et non pas assassiné.

Fidélia poussa un cri et porta la main à ses yeux. On avait tué son père! Elle songea qu'il pourrait vivre à cette heure, et quelqu'un l'avait tué!

—Oh! c'est trop épouvantable! balbutia-t-elle... Je ne l'aurais jamais supposé...

Puis, d'un ton rauque et avec une lueur fauve dans les prunelles, elle reprit:

—Ne m'épargnez pas, je vous en prie, monsieur Aspen... Nommez-moi l'assassin de mon père?

—Je ne vous ai pas dit qu'on l'eût assassiné... J'espère, je crois qu'il ne l'a pas été.

—Si! s'écria-t-elle. Il était aimable et bon... Il n'a pu mourir que par suite d'un accident ou d'un meurtre. Y a-t-il eu accident? Non. N'essayez pas de me tromper, en dénigant la vérité.

—Il n'y a pas eu d'accident. Il s'est querellé, probablement.

—Mon père ne se disputait jamais; il était trop noble, trop généreux. Ah! je connaissais bien son caractère!... On l'a assassiné, vous dis-je... Quel est son assassin?

Gérald admirait maintenant l'attitude résolue de la jeune fille.

—Asseyez-vous, monsieur Aspen, reprit-elle, et ne passez aucun détail sous silence.

Gérald lui communiqua tout ce qu'il savait. Puis il invoqua, les unes après les autres, les raisons pour lesquelles il supposait que le capitaine avait été tué dans un de ces duels si communs là-bas.

Fidélia l'écoutait en silence. Elle lui adressa diverses questions au sujet de l'homme qui avait apparu si soudainement sur le lieu du meurtre de Seth Chickering, de l'homme qui s'appelait lui-même Randolph, ou mieux Ratt Gundy.

—Le souvenir de cet individu me poursuit, ajouta-t-elle. Son nom seul me fait trembler... N'a-t-il pas trempé dans l'assassinat?

—L'assassinat de Saint-James street?

—Oui... puisque vous ne voulez pas admettre qu'il y en ait eu un autre—celui de mon père.

—On n'a révélé aucune charge contre cet étranger, sinon sa présence auprès du cadavre. Coupable, pourquoi serait-il resté là? D'ailleurs, c'est lui qui a donné l'alarme et prévenu la police.

—Croyez-vous qu'il se nomme vraiment Ratt Gundy?

—Je ne le pense pas. Dans ces contrées lointaines, un homme voyage rarement sous son véritable nom.

—Je veux le voir, lui parler... Vous m'y aiderez, n'est-ce pas, monsieur Aspen?

—Je suis entièrement à votre disposition... Mais je ne comprends pas la nécessité pour vous de voir ce Ratt Gundy.

—Il est le seul, en Angleterre, qui ait été mêlé à cette affaire... Il faut que je le questionne, que je me rencontre face à face avec lui.

—Je ferai tout mon possible, dit Gérald, avec quelque hésitation.

—Votre possible? Mais rien ne vous sera plus aisé...

Gérald promit de se mettre en rapport avec Ratt Gundy et de le présenter à Fidélia.

—Encore un mot, dit-il, avant de se retirer. Savez-vous que nous

voilà riches... ou tout au moins que nous le serons, après le 1er janvier prochain?

—Oui... Vous m'en voyez heureuse, enchantée, transportée.

Tandis qu'elle parlait, les yeux de Fidélia lançaient des éclairs de triomphe.

Ces démonstrations étonnèrent Gérard.

—Ressemblerait-elle aux autres? se demandait-il. L'argent, le vil argent, la console donc de tous ses malheurs!

Il reprit à haute voix:

—Vous êtes heureuse? Naturellement... L'argent donne du bonheur à tout le monde.

—Certainement. On ne peut rien entreprendre sans lui. Je m'en servirai pour me renseigner sur la mort de mon père et pour amener son assassin aux pieds des juges. J'irai jusqu'à ces mines de diamants... je dépenserai toute ma fortune, je vendrai tout ce que je possède, ma dernière robe, pour découvrir le meurtrier de mon père!

Fidélia n'était plus la délicate et belle jeune fille que le moindre choc devait abattre aussi facilement qu'un grêlon fauche une flexible tige de fleur. Maintenant, elle semblait à Gérard pleine de force d'âme et de grandeur. Son énergie la soutenait; son but la rendait forte.

Ce soir-là, dans la niche du club des Voyageurs, les sujets de réflexion ne manquèrent pas à Gérard.

IX.—FAIT-DIVERS SENSATIONNEL

Le meurtre de Seth Chickering, commis dans le voisinage de l'une des rues les plus élégantes de Londres, passionnait toute la population.

Il y avait, dans cette mort d'un étranger, tué le soir même de son arrivée en Angleterre, quelque chose de si terrible, de si mystérieux, qu'on rangea immédiatement ce fait-divers dans la catégorie des crimes célèbres.

Dès que l'événement fut devenu public, une seule personne se présenta pour fournir quelques explications au jury. C'était un nommé John Bostock, professeur d'escrime, employé en cette qualité au *Culture College*, Chelsea.

Ses renseignements se bornaient à peu de chose. Il raconta que, la nuit du crime, il se dirigeait vers Piccadilly, en quittant Saint-James park. A peine venait-il de franchir la porte carrossière du parc, un homme le bouscula, un homme courant de toute la vitesse de ses jambes et paraissant en proie à une grande exaltation.

M. Bostock ajouta qu'il avait eu le temps d'apercevoir les traits de cet homme, dont il donna un signalement absolument conforme à celui déjà décrit par M. Ratt Gundy: même chevelure rouge, même barbe rutilante cachant une partie de la figure.

Cependant, M. Bostock ajouta un détail intéressant. Il déclara que l'homme, pendant un court arrêt, avait proféré quelques paroles dont il n'avait pu saisir le sens, parce qu'il les avait dites dans une langue qui lui était inconnue.

Questionné de nouveau, le maître d'armes affirma qu'il ne s'agissait ni de français, ni d'italien, ni d'allemand ou d'espagnol, qu'il parlait couramment.

Un des jurés, quelque peu épris des idées nihilistes, suggéra que ce pourrait bien être du russe. M. Bostock n'y vit aucun inconvénient. Le coroner fit judicieusement observer qu'il existait en Europe beaucoup d'idiomes étrangers autres que le russe, par exemple, le ture et le grec.

A quoi M. Ratt Gundy répartit plaisamment qu'il y avait aussi le hongrois, le roumain, le bulgare, le polonais, etc., sans mentionner le jargon des Romanichels, assez répandu en Europe.

—C'est possible, convint M. Bostock; mais je ne connais aucune de ces langues.

On n'en tira rien de plus. Le coroner l'autorisa à se retirer, après l'avoir chaudement félicité de la spontanéité avec laquelle il avait rempli son devoir de citoyen, en éclairant la justice.

Le jury n'eut d'autre ressource que de rendre un verdict de "meurtre volontaire commis par une ou plusieurs personnes inconnues".

Ratt Gundy s'en tint à son récit primitif: il avait aperçu Seth Chickering dans Saint-James square; croyant retrouver en lui une vieille connaissance, il l'avait suivi jusqu'au moment où il disparut dans une cour aboutissant à Saint-James street. Ratt regardait dans cette cour, quand il entendit le bruit d'une rixe, suivi d'un cri; il fut bousculé par un individu qui le renversa presque, et qu'il se contenta de repousser, le prenant pour un ivrogne. Arrivé dans la cour, il trouva le cadavre de Chickering.

Cette histoire parut suspecte à plusieurs personnes, mais on ne put formuler contre son auteur aucune accusation précise. D'ail-

leurs, il avait déposé, en son nom, dans une banque, une somme importante, et il avait pris ses dispositions pour faire à Londres un assez long séjour. Rien ne s'opposait donc à ce qu'il s'en allât. Avant de s'éloigner, il affirma au coroner qu'il ne quitterait pas Londres de sitôt, ayant l'intention d'y prendre du bon temps.

Un rédacteur, n'appartenant pas à la *Catapulte*, se présenta à Berkeley Hotel. Ratt Gundy le reçut avec affabilité. Il commanda du champagne et du curaçao, qu'il mélangea dans de savantes proportions. Il sortit une boîte d'excellents havanes et posa pour conditions de l'interview que son interviewer devrait boire et fumer. Celui-ci, ayant à cœur les intérêts de sa profession et de son journal, accepta les bases de cette négociation.

L'histoire circula dans toute la ville, portée d'un quartier à l'autre par la rumeur publique. Le récit de la mine fantastique de diamants, l'acte singulier d'association et l'obligation de répartir entre des personnes qui ne s'y attendaient pas les bénéfices de la société, tout cela aurait suffi à défrayer pendant trois jours au moins la curiosité des habitants du Royaume-Uni.

Mais le meurtre du pauvre Seth Chickering brochait sur le tout—de Seth Chickering porteur de la bonne nouvelle, détenteur des noms et des preuves devant servir à retrouver les héritiers—et ce meurtre demeurerait probablement impuni, car le meurtrier n'avait laissé aucune trace derrière lui.

Quand on avait le temps de penser à autre chose qu'au crime, on parlait de la belle jeune fille, de l'associée de lady Scardale—cette excentrique de lady Scardale, vous savez bien?—que le hasard avait subitement transformée en richissime héritière.

Les journaux mondains publièrent sa biographie et quelques "illustrés" donnèrent sa photographie. La *Catapulte* se distingua tout particulièrement; Gérard s'interviewa lui-même et raconta avec force détails sa propre version.

Cependant, il en passa quelques-uns sous silence, ne voulant pas les livrer au grand jour de la publicité. C'est pour cette raison qu'il s'interviewa pour le compte de la *Catapulte*, afin de n'avoir pas à éluder les questions auxquelles il ne voulait pas répondre.

Il en était une qu'il se posait sans cesse inutilement. Qui savait l'arrivée de Chickering à Londres et à qui sa mort devait-elle profiter? Gérard se refusait à admettre que Chickering fût la victime d'un meurtre fortuit.

On avait confié l'avoir de l'association à de respectables hommes de loi du Cap. Une note de Seth Chickering l'évaluait à plus d'un million de livres sterling. Or, la mort de Chickering, en diminuant le nombre des participants, augmentait la propriété commune, de telle sorte que chacun, associé ou héritier, toucherait un peu plus de deux cent mille livres.

Cette histoire excitait l'intérêt général. La politique locale ou étrangère, un scandale retentissant, un divorce pimenté et une pièce nouvelle ne parvinrent pas à distraire le public de la mine de diamants, du meurtre de Seth Chickering, de l'héritage de Gérard Aspen et de la déposition de Ratt Gundy.

On en causait sur les impériales d'omnibus et dans les salons élégants, dans les fumoirs des cercles et autour des éventaires des marchands de "petit noir".

On trouva sans difficulté la plupart des héritiers: Gérard Aspen avait rapporté le fameux portefeuille; Ratt Gundy avait déposé devant le jury du coroner. L'honorable John Raven, secrétaire du club des Voyageurs—le capitaine Jackdaw pour ses amis—se présenta immédiatement.

Le capitaine Jackdaw affirmait que Percy lui avait légué sa fortune, encore plus pour mécontenter son père et son frère aîné, que par affection pour lui.

—Pauvre vieux Percy... bon vieux Percy! disait-il. Je me demande qui l'a tué?... il y a tant de bandits là-bas!... Le coup l'a frappé par derrière, certainement, car Percy n'avait pas froid aux yeux!... Je suis désolé pour Percy de cet accident, mais je suis liablement content d'avoir le magot!

Avec le capitaine Jackdaw, se réjouissaient tous ceux auxquels il devait de l'argent.

L'explication de Ratt Gundy fut la suivante: il était entré dans l'association, au cours d'un voyage au Cap; il avait effectué son versement et contribué aux travaux de la mine; puis, fatigué de tout cela, il avait tourné les talons—selon son aimable expression—pour aller prendre part à des combats que se livraient, dans l'Amérique du sud, quelques turbulentes républiques.

Son retour en Angleterre avait clôturé la série de ses aventures. Les termes de son contrat l'admettant au partage, il serait probablement reparti pour le Cap, sans l'événement inattendu qui rendait aujourd'hui ce voyage inutile.

Quant à la fille du capitaine Locke, elle vivait auprès de lady Scardale et tout le monde, à Londres, connaissait cette dernière.

Le seul héritier défaillant était donc Japhet Bland. On inséra dans tous les journaux un avis, le priant de se présenter; mais cet appel resta sans réponse.

X.—UNE INTERVIEW AVEC M. RATT GUNDY

Le *Moonbeam*, une sorte de contre-*façon* de la *Catapulte*, parut un soir, contenant une surprenante interview de M. Ratt Gundy.

L'article commençait par dire que ce gentleman avait transporté ses pénates de Berkeley Hotel dans un élégant appartement de garçon, situé dans Saint-James square.

Le représentant du *Moonbeam* racontait qu'un Bédouin l'avait introduit dans une luxueuse antichambre où il avait admiré les intéressantes collections qui proclamaient hautement le goût de M. Gundy pour les voyages, les sports et les aventures.

Il y avait des armes de chasse de toute nature, des peaux de tigres, des dépouilles d'alligators, des andouillers de cerfs et de daims et une peau d'ours gris. Il y avait aussi un grand piano, une banjo et une petite guitare qui évoquait—ainsi parlait la poétique interviewer—le tendre souvenir de belles nuits d'été passées sous quelque balcon de Madrid ou de Séville.

M. Gundy touchait aussi à la peinture, car de merveilleuses gravures à l'eau-forte ou à la pointe sèche, signées R.G., pendaient aux murs.

Sur le piano, des morceaux de musique étalaient aux yeux surpris du visiteur cette mention: "Paroles et musique de Ratt Gundy."

On avait posé sur une grande table un magnifique sabre d'honneur dont la poignée était incrustée de pierres précieuses, tandis que la lame portait cette inscription gravée en caractère grecs: "Offert au colonel Ratt Gundy par les patriotes de Crète, en souvenir de ses brillants services comme commandant des volontaires pendant la guerre contre l'oppresseur mahométan."

A côté de ce sabre, il y avait un superbe revolver, sur la crosse duquel un écusson apprenait aux indiscrets que cette arme était un présent d'Emin pacha "à un fidèle ami et compagnon d'armes, le capitaine Ratt Gundy".

Une grande variété d'oiseaux empaillés ornaient la pièce. Le reporter assurait que l'un d'eux—un gigantesque animal ne mesurant pas moins de dix-sept pieds d'envergure—n'était autre que le "célèbre Roc", dont il est tant question dans les *Contes des Mille et une Nuits*, et que les savants considéraient comme un animal fantastique, jusqu'au moment où les périlleuses recherches du capitaine Ratt Gundy avaient prouvé son existence.

Gérald lisait avec stupéfaction cette interview du *Moonbeam*, dans la niche du club des Voyageurs, en compagnie de Ratt Gundy lui-même.

Le jeune homme, obéissant aux ordres de miss Locke, s'était lié avec Gundy et l'avait invité à dîner au club. Tandis qu'ils allumaient leurs cigarettes, les regards du journaliste étaient tombés sur le titre de l'interview de M. Gundy et il n'avait pu s'empêcher de parcourir l'article.

Gérald releva la tête.

—Vous m'aviez promis la première interview pour la *Catapulte*, fit-il, d'un air désappointé.

—Vraiment? répliqua Ratt Gundy. Eh bien! vous l'aurez, mon garçon.

—Mais, voyez ça... dans le *Moonbeam*... Comment l'appellez-vous?

—Ça?... Ça ne compte pas.

—Comment se le sont-ils procuré? Les avez-vous autorisés?...

—Oui... jusqu'à un certain point.

—Avez-vous vu quelqu'un du *Moonbeam*?

—Je n'ai vu personne, ma parole d'honneur.

—Vous ont-ils écrit?

—Ça, oui.

—Pour vous demander?

—Une interview, parbleu!

—Et vous avez répondu?

—Que j'étais très occupé... mais que mon secrétaire leur rédigerait ce qu'ils désiraient avoir.

—Alors, votre secrétaire leur a écrit tout ce fatras sur votre appartement, vos travaux, vos sabres et vos revolvers d'honneur, etc?

—Non; il n'en a pas écrit une ligne... Il y a une excellente raison à cela.

—Laquelle?

—D'abord, et pour commencer, je n'ai pas de secrétaire. Voulez-vous connaître les autres?

—Non, répondit Gérald, en riant. Celle-là me suffit, quoique je me demande si nos controversistes modernes s'en contenteraient... Qui donc a écrit cet article?

—Vous ne le devinez pas?

—Pas le moins du monde.

—Moi! N'est-ce pas bien fait? N'ai-je pas ce que vous appelez, vous autres journalistes, un style descriptif?

—Je rends justice aux mérites de votre style, répliqua Gérald,

d'un air contrarié. En attendant, vous m'aviez promis la première interview... vous vous vantiez d'être un homme de parole.

—Et je le suis, mon cher ami... la suite vous le prouvera. J'ai contrevenu à beaucoup de lois, à beaucoup de codes, jamais à moi, ni à ma parole.

—Je n'aurai pas toujours la première interview.

—Pourquoi pas? Me voici. Demandez-moi ce qu'il vous plaira... En avant l'interview!

—Et la description de votre appartement?

—Fort bien! la désirez-vous?

—Après le *Moonbeam*? Merci!

Gundy déposa son cigare dans le cendrier placé devant lui et partit d'un formidable éclat de rire—d'un rire perlé, enfantin, qui reconforta Gérald. On ne peut conserver de méfiance contre un homme qui rit de cette façon.

Ratt Gundy se roulait positivement sur son fauteuil.

—Non, mon cher ami, c'est trop délicieux! fit-il, entre deux spasmes. Vous y avez été pris... vraiment, sincèrement? Je vais pouvoir me lancer dans les romans d'imagination.

—Pourquoi riez-vous ainsi? demanda le journaliste interloqué. Mettez-moi au courant. La vie n'est pas si drôle, pour qu'on ne cherche pas à se divertir quand on en trouve l'occasion.

—Vous ne voyez pas que cette description est inventée de toutes pièces? Je ne possède aucun trophée; on ne m'a jamais offert d'armes; je ne compose ni vers, ni musique... A la rigueur, je chante... un filet de voix.

—Personne ne vous a jamais donné de sabre ni de pistolet?

—Ni sabre ni pistolet.

Gérald était stupéfait.

—Et vous n'avez jamais capturé le grand oiseau? reprit-il.

—Ah! non; ça, c'est très mal à vous! N'essayez pas de me faire croire que vous avez avalé celle-là... le Roc... le Roc de Simbad le Marin?... Je croyais dépasser la mesure—même pour le *Moonbeam*!—Alors, si j'avais envoyé ma prose à la *Catapulte*, elle aurait gobé ça?... J'avais envie d'ajouter que j'avais capturé le Roc avec l'aide de deux compagnons d'aventures, sir John Mondeville et Son Excellence le baron de Muchausen! Je regrette d'y avoir manqué.

—Insinueriez-vous que vous avez inventé toutes ces descriptions?

—Depuis la première ligne jusqu'à la dernière, répliqua Ratt Gundy, avec un air de modeste satisfaction.

—Dans quel but?

—Vous me le demandez! Ne reconnaissez-vous pas l'attention délicate d'un bon camarade?

—Passe pour l'intention... mais je ne découvre pas le bon résultat.

—Non? Vous êtes bornés, les journalistes? Et vous, en particulier, vous ne valez pas mieux que le *Moonbeam*... J'ai fait tout cela pour vous donner un coup d'épaule... Vous publiez demain... "Fin du *Moonbeam*... Mystification de notre stupide confrère... Augmentation du prix des ânes..." tout ce que vous voudrez dans ce goût-là. Puis, vous raconterez l'interview—la seule, véritable, authentique, grand teint, résistant au lavage, enregistrée au *copyright*—du capitaine, colonel ou général Ratt Gundy, K. C. B.

—Mais vous devrez avouer que vous avez mystifié le *Moonbeam*, fit Gérald, effrayé de l'*humour* de son nouvel ami.

—Parfaitement... c'est même ce qu'il y aura de plus drôle! Pourquoi ne pas intituler l'article ainsi: "Mystifié par M. Gundy lui-même?"... Je ne vous lâcherai pas, vieux camarade. Je dirai que je me suis livré à cette farce, parce que je ne jugeais pas que le *Moonbeam* digne d'une communication sérieuse; que, cependant, quelque stupide que me parût ce journal, je ne croyais pas les rédacteurs assez ignorants ni assez idiots pour se laisser prendre à ce que je leur avais envoyé.

Cela ne représente-t-il pas un joli tirage supplémentaire pour la *Catapulte*? Et quels titres amusants! "Les explications du colonel Gundy."—"Comment Gundy mystifia notre ridicule confrère."—"Nouvelles et authentiques explications de M. Gundy." Il y a là des milliers de numéros à vendre!

Ces propos étonnaient et amusaient Gérald, qui, néanmoins, se demandait avec inquiétude si son interlocuteur jouissait de toute sa lucidité d'esprit. Mais tout, dans les allures de Ratt Gundy, démontrait que, malgré son originalité et sa fantaisie, il était plein de finesse et de bon sens.

—Eh bien! dit enfin ce dernier, après avoir aspiré une longue bouffée de tabac, je me tiens à votre disposition pour la véritable interview.

—Avant de nous en occuper, répondit Gérald, je désirerais vous adresser quelques questions qui n'intéressent que moi seul.

—Je comprends... Vous voulez vous assurer de ma véracité.

Gérald sourit de l'incorrigible légèreté de son compagnon.

—Non, répliqua-t-il, ce n'est pas précisément cela... J'aimerais à me rendre personnellement compte du mystère qui enveloppe toute cette affaire.

—Fort bien. Posez-moi vos questions... j'y répondrai sans ambage.

Gundy se cala dans son fauteuil, comme un homme sur le point d'entamer une longue conversation.

—Commençons par le commencement, dit Gérard. Je voudrais être renseigné sur tous ceux qui faisaient partie de cette société, de cette association—appelez-la comme il vous plaira.

Gundy se mit à rire.

—Parfaitement. Nous étions six: Seth Chickering, votre père, qui, en vrai Breton, porta toujours son nom...

—Oui, interrompit vivement Gérard. Ensuite?

Le jeune homme ne réclamait pas de révélations sur son père. Certes, la vie dans un camp de mineurs pouvait être drôle, si on la racontait à un autre qu'au fils d'un de ces mineurs; mais Gérard ne se souciait pas de recevoir les confidences de Ratt Gundy sur feu M. Aspen.

Gundy reprit:

Seth Chickering garda également son nom. Je ne vous parlerai pas longuement de lui. Vous l'avez rencontré une fois... Tel vous l'avez vu, tel vous l'auriez connu si vous l'aviez fréquenté pendant de nombreuses années... Simple comme un enfant, courageux comme un bull-dog anglais; dévoué à ses amis, terrible pour ses ennemis... Le pauvre Seth Chickering ne connaissait ni la trahison ni la peur.

—J'avais porté ce jugement sur lui... Ensuite?

—Il y avait encore le capitaine Locke—un Anglais aussi. Nous l'avions baptisé Warbler, parce qu'il n'arrêtait pas de chanter—et fort bien.

La voix de Ratt Gundy avait pris une intonation pathétique.

—Comment mourut-il? interrogea Gérard.

Le cigare de Gundy s'éteignait. Il frotta une allumette et le ralluma. Cette opération semblait absorber toute son attention. Il répondit enfin à cette question, mais en détournant ses regards du jeune homme:

—Comme meurent là-bas bien des gens... tué dans un combat... Oh! ce fut un combat loyal, se hâta-t-il d'ajouter... Je crois qu'on l'y avait poussé, car il était incapable de faire du mal à une mouche.

—Pouvait par l'homme qui le tua?

—Oh! non, s'écria Gundy, avec un éclat de colère. L'homme qui le tua y avait été aussi poussé par ce démon de Noé Bland.

—Noé Bland! Celui qu'on lyncha?

—Oui... après mon départ. Je ne sais d'où il venait, ni quel enfer l'avait vomi... En tout cas, il prétendit avoir découvert le gisement de diamants—ce qui n'était pas exact—et il en réclama la propriété... Il avait suivi des gens plus habiles que lui, il les avait espionnés et, au moment de la découverte, il se montra, en criant: "Partageons!"... Vous savez comment cela se passe—ou tout au moins vous le sauriez si vous aviez vécu dans le pays des mines d'or et de diamants.

—Étiez-vous tous Anglais?

—Tous, sauf Seth Chickering, qui l'était presque autant que nous. Nous nous associâmes pour cette raison que, parlant tous l'anglais, nous nous protégeons mieux contre les Afrikanders de toutes nations et de toutes couleurs. Et cependant, ce maudit Anglais de Noé Bland était plus dangereux que tous les Afrikanders réunis. Je me souviens qu'un jour Seth Chickering fut sur le point de le tuer.

—Pourquoi?

—Pour sa fausseté et sa fourberie... C'était un être malfaisant, semant sans cesse la division parmi nous. Ah! si j'avais su tout cela à cette époque, je me serais bien chargé de lui régler son compte!

—Si vous aviez su quoi?

—Qu'il était l'artisan de cette machination; qu'il avait raconté des mensonges aux deux parties, rendant ainsi le combat inévitable... Aussi vrai que je suis là, le sang de ce pauvre capitaine Locke doit retomber sur la tête de Noé Bland.

—Bland est mort.

—Je suis heureux d'apprendre que justice a été faite, répartit Gundy avec une gravité inaccoutumée.

—Revenons à celui que vous appelez Warbler, dit Gérard.

—Nous l'aimions tous. Il avait l'incalculable avantage d'être un vrai gentleman... Paix à ses cendres!... Quoique d'un caractère bizarre, il possédait une bonne nature; il nous a conté plus d'une joyeuse histoire et chanté plus d'une amusante chanson. Il causait assez volontiers à Seth Chickering et à moi... plus souvent à Seth. Seth était un garçon plus grave et plus sympathique que moi... toutefois, il me parlait de temps en temps... d'elle.

—D'elle, qui? questionna Gérard, qui n'ignorait pas cependant qu'il s'agissait de Fidélia.

—De sa fille, qui habite en Angleterre. Tenez, Aspen, vous me plaisez... j'ai de l'affection pour vous... Est-ce un bien ou un mal pour vous? Je ne puis conclure. Certaines personnes de ma famille prétendraient que ce seul fait suffirait à vous pervertir pour toujours... Mais je vous aime tout de même... et il vaut mieux que nous nous expliquions tout de suite. C'est à cause de cette jeune fille que je suis venu en Angleterre.

—Vous la connaissez donc! s'écria Gérard, surpris, et avec un indéfinissable sentiment de mécontentement.

—Non. Comment la connaîtrais-je? Je connais seulement son

nom, sa demeure, mais du diable si je sais quel est son âge! Je veux la retrouver et veiller à ce qu'elle reçoive sa part dans les bénéfices de l'association.

—C'est fort bien à vous.

—Vraiment? Attendez pour juger.

—Vous vous conduisez ainsi en souvenir de son père?

—Oui... non... Ma foi, tant pis! Je suis ici... parce que c'est moi qui ai tué son père!

Gérard tressaillit à cette révélation.

—Je veux voir cette jeune fille, reprit Ratt. Cette pensée me hante.

—J'espère que je vous en dissuaderai, répartit Gérard.

—Pourquoi donc?

—Comment oseriez-vous prendre sa main, lui donner la vôtre—cette main qui a frappé son père?

—Vous avez raison. Mais il faut que je la voie, que je fasse quelque chose pour elle. Je désirerais mourir pour elle, si ma mort devait lui être utile. Ecoutez, la morale et les scrupules ne m'ont jamais étouffé. Le sens de la responsabilité morale me fait absolument défaut, et cependant, la responsabilité de la mort de cet homme pèse terriblement sur moi. Au cours de ma vie aventureuse dans l'Amérique du sud, j'ai vu mourir des hommes par centaines, j'en ai tué quelques-uns, et je m'en suis soucié comme de la mort de cafards! Que m'importe la vie d'un homme, à moins que cet homme ne soit mon ami!... Mais je me soucie de la vie de Locke—trop tard, hélas!—Le combat était loyal... Ce coquin de Noé Bland l'avait monté contre moi et je l'ai tué, en état de légitime défense... Si je n'avais pas fait feu sur lui, il aurait tiré sur moi... Je regrette aujourd'hui qu'il n'en ait pas été ainsi... Quel bonheur pour moi, si je pouvais écarter un malheur de la tête de sa fille!

—Votre main! s'écria Gérard... Vous êtes un brave garçon.

—Je ne le crois pas, répliqua Ratt Gundy. Mon origine me condamne. Dans notre famille, détail curieux, toutes les femmes sont des saintes et tous les hommes des démons. Le premier éveil de ce qu'on appelle la conscience s'est fait en moi au moment de la mort du capitaine Locke. Plût au ciel qu'il m'eût frappé! Pourquoi cette pitié? Quelques-uns de ceux que j'ai vu tuer—que j'ai tués de mes propres mains—avaient aussi des filles... Mais je ne sais pas!... Celle-là me trotte dans la cervelle; je me suis juré de la connaître et de la protéger. Vous me présenterez à elle, n'est-ce pas?

—Impossible!... Je comprends votre désir; il vous fait honneur; mais vous avez tué le père de miss Locke; or, je ne puis pas plus vous présenter comme l'auteur de cette mort, que je ne me sens capable de passer ce fait sous silence. Voilà ma situation... Je ne vous blâme pas de ce qui est arrivé, mais, à ma place, agiriez-vous autrement?

Gundy soupira profondément.

—La vie est bizarre, fit-il; tout le monde aidera un homme à devenir mauvais, et très peu de gens—même parmi les meilleurs—lui tendront la main pour le ramener au bien. Je me disais que vous étiez la personne que je cherchais pour me présenter à cette jeune fille, et vous avez des scrupules! Allons, soit! Il me reste encore un moyen, je l'emploierai... Je me rapprocherai d'elle sans votre entremise... Cela me coûtera l'abandon d'un projet que j'avais formé... J'étais décidé à rompre à tout jamais avec la civilisation... Eh bien! je m'y replongerai—et cela à cause de vous. Je ne récrimine pas, et ne vous garde nullement rancune de votre détermination.

Ratt Gundy eut son même bon sourire et serra la main de Gérard.

—Qu'entendez-vous par ces mots: vous replonger dans la civilisation? interrogea ce dernier. Resterez-vous à Londres? Il le faudra bien, si vous voulez voir miss Locke.

—Prenez patience et vous assisterez à ce que l'avenir me réservera. J'ai une faveur à vous demander. Dans la vie, un homme s'affuble de différents noms... On peut en choisir un pour Londres et un autre pour l'Afrique du sud, n'est-ce pas? Si vous me rencontriez ici sous mon nom de Londres, vous seriez bien aimable d'oublier que je me suis appelé autrefois Ratt Gundy. Me le promettez-vous?

—Encore un mystère! répondit Gérard. Si vous m'en donniez la primeur pour la *Catapulte*?

—Je regrette de vous refuser... ceci a un caractère absolument confidentiel. Nous nous reverrons, comme on dit au théâtre; vous entendrez parler de moi sous un autre nom—qui sera le véritable—et je n'exige de vous que de réprimer votre étonnement à la vue de ce nouvel avatar. A partir de ce moment, Ratt Gundy n'existe plus pour vous. Si, cependant, vous aviez besoin de lui, je m'engage à réincarner le personnage à votre intention. Mais souvenez-vous par dessus toutes choses que, pour miss Locke, je ne suis pas Ratt Gundy. Ne concevez aucune crainte; ceci ne cache aucune arrière-pensée... je puis faire certifier mon identité par un évêque, si vous le désirez, nous en comptons un dans la famille.

Ratt se leva et les deux jeunes gens se séparèrent.

Gérard rentra chez lui, enveloppé d'une atmosphère de mystère et avec la sensation de jouer les Jocrisse dans une pantomime de Noël.

Chacun allait-il donc se transformer en un nouveau personnage?

Hier encore, lui-même n'était qu'un pauvre journaliste, et voilà que, subitement, il devenait riche, sans même savoir très exactement comment cela était arrivé.

Hier, il avait fait la connaissance de Seth Chickering, et, aujourd'hui, Seth Chickering était mort mystérieusement, frappé par un meurtrier inconnu.

Hier encore, il n'avait jamais entendu prononcer le nom de Fidélia Locke, et, aujourd'hui, des intérêts communs les liaient, en quelque sorte, l'un à l'autre, et, de plus, il en devenait éperdument amoureux.

Il n'y avait pas jusqu'à ce Ratt Gundy, dont, la veille, il ne soupçonnait pas l'existence, qu'il comptait maintenant parmi ses meilleurs amis quoiqu'il eût tué le père de Fidélia.

Or, Ratt Gundy allait cesser pour toujours d'être Ratt Gundy; il se changerait en un autre individu qui apparaîtrait inopinément à Gérard.

—Je n'y comprends plus rien, songeait le jeune homme, en regagnant son logis. Ma vie tourne au casse-tête chinois... Je ne puis plus distinguer le réel de l'irréel!... et cela, sans bénéfice pour la *Catapulte*, car personne ne croirait à ce que je raconte.

Ce soir-là, Ratt Gundy paya sa note d'hôtel, distribua des pourboires aux domestiques, fit ses malles, annonça son départ pour l'Amérique du sud et prit un ticket de chemin de fer pour Southampton.

Mais là, il ne s'embarqua sur aucun vapeur. Il ne passa qu'une nuit à Southampton et, le lendemain, il retourna à Londres, après avoir opéré un changement radical dans toute sa personne. Des fournisseurs en renom: tailleurs, chapeliers et cordonniers achevèrent la transformation.

En se contemplant dans une des glaces du Claridge hotel, où il était descendu, le jeune homme sourit.

—Je ne crois pas, se dit-il, que personne puisse reconnaître en moi Ratt Gundy.

XI.—LE MAÎTRE D'ARMES

Lady Scardale estimait que l'entraînement physique devait marcher de pair avec l'éducation intellectuelle, et, dans son *Culture College*, les jeunes y développaient leur esprit aussi bien que leurs muscles.

Par cela même qu'elle acceptait la direction de la comtesse, toute élève était obligée de se soumettre à ces théories et de consacrer quelques heures de la journée aux exercices du corps. Il fallait qu'elle se livrât à ces sports violents adoptés par certaines femmes audacieuses avec un succès qui aurait étonné—ou choqué—nos grand-mères; qu'elle dansât, principalement ces danses d'un autre âge, pavanés, menuets, gavottes, où nos aïeules excellaient, et enfin, qu'elles fissent des armes.

De tous ces sports, lady Scardale préférait le dernier. "L'escrime, disait-elle, fortifie également toutes les parties du corps, et, puisque les lois anglaises interdisent le duel, les femmes peuvent la pratiquer aussi bien que les hommes."

Chaque jour, un maître expérimenté venait instruire les jeunes filles dans la noble science des armes.

Lady Scardale assistait régulièrement aux leçons. Assise sur une petite estrade dominant la salle de la hauteur de trois marches et sur laquelle on avait placé quelques chaises pour les élèves et les visiteurs admis à contempler ce curieux spectacle, la comtesse surveillait la leçon avec cette attention soutenue qu'elle apportait à tout ce dont elle s'occupait.

Cependant, en cet instant, son attention était plus particulièrement sollicitée par ce fait que Fidélia prenait sa leçon; rien de ce qui touchait Fidélia ne laissait lady Scardale indifférente.

Le maître d'armes lui-même paraissait plus zélé et plus attentif que lorsqu'il donnait la leçon à ses autres élèves. Certes, il se montrait toujours patient, toujours prudent, ainsi qu'il convient à un professeur qui a accepté la lourde tâche d'apprendre à des femmes à manier une épée. Mais il semblait à lady Scardale qu'il se montrait plus patient, plus prudent, plus consciencieux, quand il enseignait à Fidélia Locke.

D'ailleurs, Fidélia était une brillante élève; appliquée en ceci comme à tout ce qu'elle entreprenait, elle maniait fort bien le fleuret, et n'importe quel maître d'armes aurait été fier de sa vivacité et de son adresse.

Peu banal d'aspect, ce maître d'armes de *Culture College!* Grand, mince, très brun, toujours rasé de près, une ombre d'un noir bleuté flottait sur son visage. Des vêtements également noirs, très ajustés, lui prêtaient un aspect funèbre. On aurait dit qu'il allait partir pour un duel dans lequel il était certain de tuer son adversaire.

Son profil allongé, avec sa peau aussi hâlée que celle d'un Sicilien,

ne se départissait jamais d'une froide gravité. Ses lèvres souriaient rarement. Ses yeux, d'un noir profond, ne possédaient pas cet éclat velouté particulier aux habitants des contrées méridionales; ils étaient de ce noir terne qui ne révèle aucune des agitations ou des pensées de l'homme.

Lorsqu'elle le vit pour la première fois, lady Scardale éprouva un sentiment de répulsion, mais il lui était si chaudement recommandé, il produisait tant de certificats, de diplômes, d'attestations des meilleurs professeurs du continent qu'elle ne voulut pas se priver de ses services, parce qu'il avait le menton noir, la tournure d'un croque-mort et un regard déplaisant.

"Tant mieux, se dit-elle, mes élèves en tomberont moins facilement amoureux."

Donc, ce jour-là, la comtesse assistait à la leçon d'escrime. Peu à peu, elle s'était assoupie, bercée par la cadence des froissements du fer et des appels de pieds.

Tout à coup, son nom prononcé respectueusement, mais à haute voix, la réveilla.

Elle ouvrit les yeux en sursautant. Sa femme de chambre se tenait devant elle, lui tendant une lettre posée sur un plateau.

—Je me suis couchée tard, hier, Plimmer, dit la comtesse en souriant, et je crois que je somnolais.

Elle prit la lettre.

—Un cocher l'a apportée, expliqua la soubrette, avant de se retirer.

Les paupières encore lourdes, lady Scardale regarda l'enveloppe. Elle portait, imprimé, le monogramme d'un cercle; une large coulée de cire rouge la fermait et une main d'homme, ferme et décidée, en avait écrit la suscription.

Un tressaillement soudain acheva de réveiller la comtesse: les armes du cachet lui étaient familières et l'écriture lui rappelait de chers souvenirs. Elle poussa un cri.

Fidélia Locke, engagée dans une passe d'armes, entendit ce cri et se retourna vers l'estrade. Lady Scardale, penchée en avant, avec une expression étrange sur le visage, serrait une lettre entre ses doigts crispés.

Fidélia jeta son fleuret et courut vers sa protectrice. Le maître d'armes se baissa, ramassa l'arme et suivit lentement la jeune fille.

—Qu'y a-t-il, chère madame? demanda Fidélia effrayée par le cri de la comtesse. Une mauvaise nouvelle? ajouta-t-elle, en apercevant des larmes dans les yeux de lady Scardale.

—Mauvaises nouvelles? Non... Oh! certes, non!... Veuillez continuer la leçon avec une autre élève, monsieur Bostock... J'ai besoin de miss Locke, en ce moment... Lisez ceci, chère!

Elle tendit la lettre à Fidélia, qui la lut, tandis que le maître d'armes s'éloignait pour appeler une autre jeune fille.

Voici ce que contenait le billet:

"Chère sœur,

"Je vous reviens comme une mauvaise pièce de monnaie, quoique je ne pense pas être aussi mauvais qu'une pièce fautive, car il me semble que vous pourriez encore faire quelque chose de moi.

"Vous avez toujours cru à l'existence de bons sentiments en votre Rupert, et cependant, chère sœur, vous n'avez enlevé toutes mes illusions, car là où vous avez échoué, un autre n'aurait pas mieux réussi.

"Quoi qu'il en soit, me voici de nouveau. Et dans l'intervalle, j'ai fait fortune—honnêtement, ce qui est le plus curieux de l'histoire! Si ma chère sœur désire voir son propre-à-rien de beau-frère, qu'elle envoie un message à Claridge hotel et il accourra aussitôt.

"Votre indigne mais toujours affectueux,

"RUPERT GRANTON."

—Que le ciel est miséricordieux!... Que je suis heureuse! s'écriait lady Scardale... Rupert, mon beau-frère, m'est enfin rendu!...

Et les yeux de la bonne dame se remplissaient de larmes, ainsi que ceux de Fidélia.

En effet, cette dernière savait l'affection que Rupert et la comtesse avaient l'un pour l'autre; elle pouvait mesurer la joie et le bonheur que le retour de cet enfant prodigue apportait au foyer de lady Scardale.

Celle-ci s'était approchée d'un bureau et avait griffonné à la hâte ces simples mots: "Venez vite!" Puis, se suspendant au cou de Fidélia, elle pleura longuement sur l'épaule de la jeune fille.

La cloche sonna, annonçant la fin de la première leçon. Les élèves ôtèrent leurs masques, accrochèrent leurs fleurets aux rateliers cloués au mur et se dispersèrent dans toutes les directions pour vaquer à leurs occupations.

Le maître d'armes allait et venait dans la salle, remettant tout en ordre.

Plimmer, la soubrette, traversa l'essaim de jeunes filles qui se précipitait vers la porte. S'avançant vers la comtesse, elle lui présenta une carte de visite sur un plateau.

—Rupert Granton! s'écria sa maîtresse. J'y vais tout de suite!

C'était une peine inutile: Rupert Granton marchait sur les talons de Plimmer et se tenait à l'entrée de la salle.

Bostock, le maître d'armes, venait de terminer ses préparatifs pour la prochaine leçon; il croisa sur le seuil le nouvel arrivant. Revenant sur ses pas, il regarda curieusement le beau-frère de lady Scardale, puis il ressortit.

Une minute après, Rupert Granton pressait entre les siennes les mains de sa belle-sœur.

Fidélia se leva pour les laisser seuls.

—Non, restez, chère amie, fit la comtesse. Je suis heureuse que vous assistiez à notre première entrevue. Plus tard, si nous avons des secrets à nous dire, vous pourrez vous éloigner si vous le désirez. Pour l'instant, je vous prie de demeurer.

Rupert Granton n'était autre que notre vieille connaissance Ratt Gundy, vêtu à la dernière mode, rasé de frais et portant un pince-nez.

—Comme votre absence a été longue, cher Rupert! disait lady Scardale... Enfin, vous voilà de retour!... Je ne vous attendais plus!... Je n'espérais plus vous revoir!...

—Je n'avais pas l'intention de revenir, répliqua Granton. Je ne m'en jugeais pas digne. J'ai tant roulé de par le monde et fait de si drôles de choses, que je ne voulais plus affronter vos regards. Il ne fallait rien moins qu'une raison...

—Qu'importe la raison! interrompit la comtesse... vous voilà, c'est l'essentiel... Je vous tiens et je saurai bien vous garder.

Un peu en retrait, Fidélia suivait avec un grand intérêt cette singulière rencontre.

—Je ne vous aurais certainement pas reconnu, reprit lady Scardale, après avoir examiné attentivement le jeune homme... D'ailleurs, il y a si longtemps... vous avez grandi, vous êtes devenu fort... Je vous aurais peut-être reconnu à vos yeux, si vous ne les cachiez pas sous un pince-nez. Votre vue a-t-elle baissé?

—La vue s'use comme le reste, dans la vie.

—Mais votre affection pour moi ne s'est pas usée? demanda-t-elle... même au cours de votre vie aventureuse?... Venez, je veux vous présenter à ma chère amie et collègue, miss Fidélia Locke.

Elle passa tendrement son bras sous celui de Fidélia, qui planta franchement son regard dans celui de l'étranger.

Quiconque aurait rencontré autrefois Ratt Gundy ne l'aurait pas facilement retrouvé sous les traits de Rupert Granton. La longue moustache tombante avait disparu, le menton et les joues étaient rasés de près et le pince-nez voilait la vivacité des yeux.

Ratt Gundy portait ordinairement ses cheveux longs et en désordre, Rupert Granton les avait courts et peignés selon la dernière mode de Londres. Cependant, Fidélia remarqua que, lorsqu'elle s'approcha du jeune homme, la flamme de ses prunelles s'éteignit derrière son pince-nez, que ses joues se colorèrent légèrement et qu'il parut embarrassé.

—Ce voyageur infatigable, se dit-elle, serait-il timide, ou aurait-il peur d'une femme?

Rupert triompha vite de cette timidité momentanée, si tant est qu'il eût été intimidé. Il causa d'un air très dégagé avec sa belle-sœur et avec la jeune fille. Il leur parla peu de son passé et ne semblait pas disposé à se montrer communicatif sur ce sujet. Il leur dit qu'il arrivait de l'Amérique du sud, où il avait pris part à une révolution, mais il cacha ses aventures de mineur et de chercheur de diamants.

On annonça un nouveau visiteur dont le nom fit baisser un instant les yeux de Fidélia. Gérard—c'était lui—s'avança vers lady Scardale, lui présenta ses hommages, serra la main de miss Locke et se retourna, étonné, vers Rupert Granton.

Il ne le reconnut pas; mais il eut l'impression de l'avoir déjà rencontré—les allures de cet homme lui étaient familières.

La comtesse mit fin à cette incertitude en disant:

—Voici mon vagabond de beau-frère revenu près de sa belle-sœur... M. Aspen... M. Rupert Granton.

Les yeux de Gérard croisèrent ceux de Granton; les deux jeunes gens échangèrent un regard d'intelligence et Aspen eut la clef de tout le mystère.

—Allons regarder faire des armes, dit lady Scardale, après un moment de causerie... Vous étiez autrefois un grand amateur d'escrime, Rupert.

—Oui; j'ai toujours continué à m'exercer partout où je l'ai pu, répliqua Granton.

—C'est une science que j'aime aussi beaucoup, ajouta Aspen.

Tandis que ceci se passait sur l'estrade où se tenait la comtesse, M. Bostock continuait ses leçons. A son air indifférent, on aurait pu supposer que la conversation nouée là-bas était sans intérêt pour lui. Mais il suivait les mouvements de Fidélia et de Gérard avec inquiétude et colère.

Tout le groupe dont lady Scardale formait le centre s'approcha, au moment où Bostock achevait de donner une leçon.

Granton avait suivi en connaisseur le jeu du maître d'armes.

—Vous êtes un excellent tireur, lui dit-il, en le complimentant.

Bostock laissa tomber son regard terne sur le visage de Granton.

—Oui, répondit-il lentement; je tire assez bien. Et vous?

Il lança subitement cette question, à la fin de sa réponse, et, quel-

que simple qu'elle sonnât, il y mit comme une nuance de provocante raillerie qui irrita Granton.

—Je sais faire un peu de beaucoup de choses, répartit celui-ci, en riant. Quand un homme a vu autant de pays que moi, il a des teintures des arts les plus variés et des idiomes les plus divers. Bon à tout, propre à rien, vous savez?

Bostock haussa imperceptiblement les épaules. Ce mouvement révélait le mépris du professionnel pour l'amateur. Granton le surprit et en fut piqué.

—Voudriez-vous me faire l'honneur, professeur, dit-il, en appuyant avec emphase sur le mot "professeur", de croiser l'épée avec moi, si toutefois vous n'êtes pas trop fatigué?

Il souligna ironiquement la dernière phrase; mais aucune lueur ne s'alluma dans les yeux atones de Bostock.

—Je ne suis pas fatigué, se contenta-t-il de répondre. Si vous daigniez passer dans mon vestiaire, je vous prêterais tout ce qui est nécessaire.

Lady Scardale, Fidélia et Gérard se trouvaient seuls dans la salle d'armes.

Au bout d'un moment, Granton revint, équipé en tireur.

L'assaut commença. Assis entre miss Locke et la comtesse, Gérard en suivait les péripéties avec l'attention qu'il prêtait à tout ce que faisait Granton.

Granton était une énigme vivante pour lui, mais il ne pouvait s'empêcher d'aimer cet homme et d'admirer ses extraordinaires aptitudes pour une grande variété de choses.

A la seule façon dont Granton engagea son fer, il était évident qu'il possédait à fond la science de l'escrime, mais il était non moins évident qu'il avait une confiance en lui-même qui ne tarderait pas à être déçue.

L'événement se produisit bientôt. Granton désirait donner une leçon à ce professeur pour jeunes filles. Dès sa plus tendre enfance, on lui avait mis un fleuret à la main; il avait tiré l'épée sur le terrain, alors que la mort marque souvent la fin du combat, et il était toujours sorti victorieux de ces épreuves; il s'était fait la main avec les plus célèbres maîtres de l'Europe. Tout cela le disposait à attaquer Bostock avec la même tranquillité qu'une *espada* s'avançant l'arène au-devant du taureau.

Quelques secondes suffirent pour modifier son appréciation. Cinq ou six passes le convainquirent qu'il n'avait jamais eu affaire avec un tireur aussi dangereux que Bostock; puis deux ou trois autres lui prouvèrent que le professeur de *Culture College* était bien vraiment un maître dans son art.

D'abord, Granton attaqua vivement, multipliant les coups avec une effrayante rapidité. Bostock arriva chaque fois à la parade, avec une sûreté si imperturbable qu'elle étonna son adversaire. Son fleuret aurait été une muraille d'acier qu'il ne l'aurait pas mieux protégé contre les assauts de Granton.

Puis, ce fut au tour de Bostock de prendre l'offensive. Granton se défendit aussi désespérément que s'il avait réellement combattu pour sa vie, dans la clairière d'un bois des environs de Paris.

Mais cette héroïque défense dura peu. Une feinte habile amena le fleuret du maître d'armes à la hauteur des yeux du jeune homme, puis, par un renversement subit du poignet, le bouton vint le frapper juste à l'endroit où l'on avait cousu un cœur rouge sur le cuir du plastron.

Granton abaissa son fleuret; Bostock rassembla en arrière et salua.

Fidélia applaudit, Gérard sourit et lady Scardale se montra inquiète.

Granton surprit au passage chacune de ces démonstrations et les interpréta ainsi; Fidélia avait applaudi par amour d'un art qu'elle appréciait, sans que ses applaudissements témoignassent de la moindre partialité; la surprise de Gérard s'expliquait par son étonnement d'assister à la défaite de Rupert; quant à lady Scardale, elle était mécontente de voir son favori ne pas réussir dans toutes ses entreprises.

Granton, lui, ressentait quelque déconvenue. Il aurait souhaité que les applaudissements de Fidélia s'adressassent à lui; il y comptait, tandis qu'ils étaient allés au personnage d'aspect funéraire qui, raide comme un piquet, dirigeait ses yeux glauques vers l'estrade où trônait lady Scardale. Cependant, rien en lui ne trahit ces divers sentiments.

—Bien touché! dit-il, en riant et en tendant sa main à Bostock qui ne la prit pas. Je me croyais un adroit tireur, mais, cette fois, j'ai trouvé mon maître. Vous avez dû étudier dans les bonnes écoles.

Toujours raide, Bostock salua de nouveau.

—Je me suis donné assez de mal, dit-il.

—Le succès couronne toujours les efforts, riposta Granton, en ôtant son masque et en s'acheminant vers l'estrade.

(A suivre)